

Le Serment du Corsaire

PAR RAOUL DE NAVERY

LE RETOUR DES HARDIS CORSAIRES

Depuis quatre jours la ville de Saint-Malo s'abandonnait à une joyeuse effervescence. Les habitants comptaient les heures qui se devaient écouler avant que les officiers et les matelots du "Neptune" pussent descendre à terre.

Le bâtiment ayant été signalé dans le port, parents, amis, négociants, fonctionnaires, teneurs de trernes, hôtesse de marinières commencèrent à se poser des questions multiples.

Le "Neptune" amenait à sa remorque un beau navire anglais capturé dans le voisinage des Indes; il pouvait contenir de l'ivoire, des épices rares, des orfèvreries précieuses. Quel mouvement la vente de cette cargaison jetterait dans les négociations commerciales! Avec quelle joie les parents, les amis accepteraient un souvenir de cette campagne glorieuse. Vive Dieu! il n'y avait que les corsaires malouins pour se montrer si habiles et si braves!

Saint-Malo était alors la tête de la Bretagne: sentinelle vigilante, ceinte de son armure de pierre, inattaquable dans sa cuirasse de granit, reine des mers à la puissance prépondérante, faisant de chacun de ses matelots l'égal d'un capitaine, remuant les millions comme on faisait des écus dans les autres villes, brillante guerrière, folle parfois, aventureuse jusqu'à la témérité. Ah! la grande et bonne ville! et combien ses fils avaient raison de l'aimer!

Il n'aurait pas fallu, par exemple, lui vanter les douceurs de la paix, et tenter d'en faire une cité tranquillement endormie au hurlement de ses vagues. Sans la guerre, Saint-Malo eut été ruinée. Elle vivait dans la bataille comme la salamandre au sein des flammes. Elle ne récoltait ni blé, ni vin, ne tondait pas de moutons, ne tissait point de toile; elle dédaignait les manufactures, et tirait tout de son vaste empire: la mer. Là elle régnait, redoutant une seule ennemie avec laquelle elle se mesurait, altière et le plus souvent victorieuse, fidèle à sa haine héréditaire contre les léopards. Plus de cent caboteurs de la cité corsaire sillonnaient incessamment les mers, portant à leur bord les produits de la Bretagne et de la Normandie, les échangeant contre les raretés des Indes, les porcelaines merveilleuses, les tissus lamés d'argent, les épices, l'ivoire, les armes de prix. Ses Terre-neuviens réalisaient des pêches miraculeuses. Tout enfant de Saint-Malo avait le droit, s'il possédait un cœur intrépide et un bras vaillant, de compter sur la gloire et sur la fortune. On y vivait pour la course et par la course. L'arrivée d'une prise constituait un événement. On ne parlait plus d'autre chose.

Aussi, à peine l'apparition du "Neptune" eut-elle été signalée que la population fut en mouvement. A mesure qu'il approchait, traînant dans son sillage le bâtiment anglais, l'enthousiasme grandissait parmi la foule. Encore une victoire à ajouter à celles des Malouins! Encore un nom de vaillant corsaire à joindre à tant de noms célèbres.

Parmi ceux qui se pressaient sur les quais se trouvaient aussi des femmes anxieuses, des mères tremblantes. Le mari, le fils revenait-il? Les dangers des batailles sont terribles! Sans doute ces âmes tendres avaient promis plus d'un pèlerinage à Saint-Jouan, mais Dieu les avait-il exaucées? Les enfants s'agitaient dans leurs bras ou couraient en avant. Le père! le père!

Mais hélas! on ne verrait point encore le matelot. Ne fallait-il point que l'amirauté remplît son devoir?

Quand on vit sortir les officiers chargés de monter à bord de la prise, afin de s'assurer que les scellés avaient été apposés, puis recevoir les documents et les papiers du bord, on les salua d'un formidable cri de joie.

La nuit arracha difficilement les curieux à la contemplation des navires. Pendant trois jours encore on ne songea plus à autre chose. Le quatrième, l'impatience et l'allégresse se changèrent en délire.

De tous côtés on voyait arriver des charrettes pavoisées garnies de branches d'arbres et de bouquets. Les sons des violons s'entendaient dans les guin-

guettes. De la porte de chaque cabaret s'ouvrant sur le quai arrivaient par bouffées des odeurs de cuisines grasses. On apercevait de grands feux flambants devant lesquels tournaient trois rangs de broches chargées de poulets, de canards, de dindons, le tout placé sous la surveillance d'un petit garçon s'agitant au milieu de l'odorante fumée, prenant la sauce dans la lèchefrite, et la faisant retomber sur les poulets blancs et les chapons rebondis. Les filles, les bras nus jusqu'au coude, pétrissaient des pâtisseries, et riaient à l'avance de la gaieté des convives attendus. Les ménétriers arboraient des rubans à leur chapeau.

Des groupes d'hommes graves, armateurs et négociants, se dirigèrent à leur tour vers le pont, avides d'avoir des renseignements sur les bénéfices réalisés.

Deux jeunes gens de belle mine que saluaient les plus riches habitants de Saint-Malo, se rendaient en se tenant le bras dans la direction du "Neptune". C'étaient MM. Louis et Jean de la Barbinais, pressés de revoir leur frère, capitaine du navire amarré au quai, et qui avait l'honneur et la chance de ramener un vaisseau anglais à Saint-Malo.

La joie éclatait sur leurs visages, une joie franche, vraiment fraternelle. Chacun d'eux prenait sa part du bonheur de Pierre de la Barbinais. Ces jeunes gens ne tardèrent point à être rejoints par un vieillard d'aspect étrange plus encore qu'effrayant. Les enfants l'appelaient par dérision le capitaine Carcasse, oubliant que ses infirmités rappelaient soit une rencontre glorieuse, soit un terrible abordage où il avait joué le premier rôle.

Le capitaine Carcasse comptait soixante ans, mais on lui en eût donné bien davantage. Chacun des coups reçus avait laissé une balafre sur son visage, une cicatrice sur son corps. Grand et sec, le teint bistré, le regard brillant encore sous des sourcils fendus de coups de sabre, il semblait le type absolu de ces géants de la mer, effroi des nations voisines, dont le nom se rattachait aux pages héroïques de l'histoire de sa ville natale; pour ses contemporains il était une célébrité; pour les enfants, il tenait déjà du personnage légendaire.

Ils ne croyaient point l'offenser en l'appelant le "capitaine Carcasse". De fait, le brave marin ne pouvait se vanter de garder un seul membre intact. Les baïonnettes avaient troué sa poitrine; les sabres et yatagans tailladé ses bras. Un coup de crosse de mousquet endommagea si fortement sa mâchoire droite qu'il gardait sur la face une sorte de sourire perpétuel et féroce. Sa jambe gauche, trouée de deux balles, se roidissait comme une jambe de bois; et le capitaine s'étonnait souvent de l'avoir encore à son service, tant le chirurgien qui le soignait au temps où il reçut cette blessure, lui répéta de fois qu'une amputation était imminente. Une lance de sauvage lui avait fait au côté une déchirure profonde; dans les chairs de l'épaule gauche on comptait trois trous de biscaïens. Deux doigts lui manquaient à une main. Vraiment oui, c'était une vieille carcasse! semblable à un navire las de la course, vingt fois dématé, battu par l'orage, mais robuste encore, et ne plaisantant pas, mordieu! quand on parlait des faits de guerre auxquels il avait assisté.

Jérôme Albris, premier-né d'une nombreuse famille, aima la mer dès qu'il fut capable de sentir un attrait, de manifester une préférence. Il refusa l'instruction classique rêvée par son père, et s'embarqua un beau matin pour revenir quatre mois après, mal guéri d'une première blessure, mais comblé d'éloges par son capitaine. De ce moment on cessa de s'opposer à sa vocation. Il multiplia les prodiges, dépensa gaiement les milliers de livres ramassées sur toutes les côtes et dans toutes les mers, et, parvenu à la vieillesse, riche de souvenirs, il ne connaissait point de plus douce jouissance que de voir arriver les grands vaisseaux, de se mêler à la foule avide de revoir les absents, de s'asseoir à une table où il était certain d'entendre raconter avec une simplicité antique des faits d'armes glorieux.

Il tirait bien, par ci, par là, l'oreille d'un enfant lui jetant au milieu d'un éclat de rire ce nom de "capitaine vieille Carcasse", mais il finissait toujours par joindre à cette manifestation de mécon-

tentement le don de quelques pièces de monnaie, et les enfants, ôtant leurs bonnets, criaient à pleins poumons:

—Vive le capitaine Carcasse!

Sur le pont des armateurs, qu'il contribua à enrichir, les marins ayant servi sous ses ordres, les officiers, les chirurgiens qu'il avait eus à son bord, le saluaient avec une courtoisie mêlée de déférence.

On écoutait ses récits, on les provoquait même, et Jérôme Albris, le "capitaine Carcasse", retrouvait de véritables moments de bonheur.

—Eh bien! fit-il en s'approchant des deux frères la Barbinais, vous voilà heureux, jeunes gens! Pierre revient! Et comment rentre-t-il dans la cité des Corsaires, en y amenant un avire anglais! Moi qui ai connu ces joies-là, je sais ce qu'elles valent. S'il aimait l'argent, je pourrais lui prédire à l'avance un gros gain d'or sur sa prise. Chaque canon sera payé cinq cents livres par l'État, sans parler du navire. Et qui sait s'il ne renferme pas parmi ses marchandises les lingots d'or et d'argent que Saint-Malo expédie par charrettes à l'hôtel des Monnaies de Paris. M. Colbert sera content! En voilà un qui aime la Course, et honore notre ville! Grâce à lui nous avons notre Compagnie des Indes! Son rêve est de la voir prendre un essor plus rapide, et donner des résultats plus fructueux encore. M. Colbert peut se rassurer, les Malouins, qui furent les premiers navigateurs assez intelligents pour fonder des comptoirs à Calicut, Surate, Macao et Pondichéry, ne demandaient qu'à étendre et à voir fructifier leurs conquêtes. Moi qui vous parle, j'ai conduit vingt navires au Chili et au Pérou. La guerre ne m'arrêtait point, mordieu! J'aimais l'odeur de la poudre et le bruit du canon! Ma suprême joie était de donner ordre de jeter les grappins d'abordage, et, je n'aurais permis à personne de sauter le premier sur le pont du navire ennemi! Cela me rajeunit de voir un pareil mouvement dans les rues, d'entendre cette musique endiablée, et d'assister à ce retour de matelots grisés de gloire, le cœur chaviré de joie, prêts à courir des bordées en grand, et à semer l'or gonflant leurs poches!

—Capitaine Albris, demanda Jean de la Barbinais, voulez-vous nous faire le plaisir de dîner avec nous?

—Merci, mes enfants; ce soir je serais de trop au milieu de vos effusions de famille. Ne dites pas non, je me souviens... Mais demain, j'accepterai une place à votre table. Pierre me racontera la prise du bâtiment anglais! Oh! le brave enfant! Il y a vingt ans, je le disais déjà à votre mère: Celui-là fera honneur à Saint-Malo! Vous le voyez, je ne me suis pas trompé.

En ce moment les officiers de l'amirauté traversèrent la passerelle, allant du navire au quai; leur présence fut saluée par de grands cris. Un moment après, un groupe de matelots étrangers formant l'équipage de la prise, parut à son tour. Ces hommes avaient la tête basse, et la contenance humiliée. Quelques-uns un bandeau sur le front, le bras en écharpe ou s'aidant de béquilles, jetaient un morne regard sur les habitants de la cité corsaire.

Mais les vrais braves sont incapables d'une cruauté inutile. Nul ne songea à lancer une insulte à ceux qui, après s'être battus, avaient dû céder à l'entraînante valeur des Malouins. On vit même des matelots du "Neptune" prendre par le bras un marin ennemi, et l'entraîner, soit du côté des cabarets, dont les clartés illuminaient la rue, soit vers les charrettes pavoisées dans lesquelles les corsaires comptaient faire triomphalement le tour de la ville.

Il régnait dans cette foule, composée d'éléments divers, une exubérance de vie, un paroxysme de joie impossibles à peindre. Ivresse de mères retrouvant sains et saufs les fils pour lesquels elles avaient prié; bruyant bonheur des soeurs et des frères s'accrochant aux bras du marin, et lui faisant promettre de conter ses aventures à la veillée; tendresse timide des fiancées, en revoyant celui qui devait les conduire à l'autel; félicité fière des jeunes femmes, poussant les petits dans les bras du père, et lui persuadant qu'il devait prendre le chemin de la maison, au lieu de se diriger vers le cabaret de l'Ancre-d'Or, tenu par la mère Cachalot, une fière femme, veuve d'un Terre-neuvien, qui, sur la fin de sa vie, s'était fait baleinier.